Henry Bourgeois



Notre-Dame de La Salette

et

Sa messagère Mélanie Calvat

Éditions
Les Amis de St François de Sales
CH – 1950 Sion

ISBN 978-3–905519–52-5

Table des matières

Présentation 07

Première partie

L'enfance de Mélanie Calvat, bergère de La Salette 13

La famille 14
La rencontre de Mélanie avec le petit frère 16
Première Communion et imposition des stigmates.....20
Mélanie, avec sa tante 22
Mélanie, bergère et servante 25
L'ange gardien 27
Les voleurs 28
Le purgatoire 28
Maurice 29
L'hiver 1841-1842 30
Avec les loups 32
Mélanie accusée de vol et on parle de deux miracles 33
Le prêtre libéré du purgatoire 35
Scène de famille 36
1845, la bonne année 38
Au catéchisme.....42
Le baiser de Saint Roch 43
Conclusion 46
Quelques paragraphes du Journal de l'abbé Combe 51

Deuxième partie

Mélanie Calvat, témoin et messagère de La Salette.....53

Mélanie, écolière 61
19 septembre 1946 63
Les secrets 64
Mélanie, postulante et novice 67
Mélanie, persona non grata. L'exil 69
Darlington 71
A Marseille et aux îles Ioniennes 72
Castellamare di Stabia 74

La brochure de Mélanie et l'imprimatur de Mgr Zola, 1879 76
Mélanie en France (Août 1884 - août 1892) 78
Mélanie à Galatina, Messine, Moncalieri (1892 - 1899) 80
Mélanie en France (1899 - 1904) 81
Mélanie à Altamura 84
Complément : Journal de l'abbé Combe 90

Troisième partie
Mélanie messagère. Le message de Notre-Dame de La Salette 95
Premier volet : Le Discours public 98
Deuxième volet : Le secret de Maximin 101
Quelques mots sur la vie de Maximin 103
Troisième volet : Le secret de Mélanie 103
Le secret 104
Le décret Caterini.....113
La mort de Léon XIII.....127
Quatrième volet : L'Ordre de la Mère de Dieu 142
Dernier commentaire 147

Annexe I
Sur les condamnations romaines du Secret de La Salette 149
Le décret Caterini 151
Le décret de 1915 155
Le décret de 1923 156
Lettre du Cardinal Pizzardo 157
Conclusion 157

Annexe II
Petite biographie de Maximin Giraud, berger de La Salette 159
La vocation 161
Les études 163
A Paris 163
Zouave pontifical 168
Retour à Corps dans la pauvreté 169
La maladie 171
La mort de Maximin 172
Testament de Maximin 174

Avant-propos

Le livre que vous avez entre les mains est la transcription d'une étude audio diffusée par nos soins, avec l'aimable autorisation de son auteur.

Nous tenons à remercier l'auteur de ce précieux travail, Monsieur Henry Bourgeois, qui nous a autorisé à l'imprimer il y a de cela bien des années, mais pour des raisons que nous ne saurions bien expliquer, cette publication a été différée et est ensuite tombée dans l'oubli.

l'*Annexe I*

"Sur les condamnations romaines du Secret de La Salette"

C'est le texte complémentaire qui nous avait envoyé pour compléter cette publication, et qui ne se trouve donc pas dans la version audio.

Voici deux ou trois ans, un problème informatique nous a fait perdre plusieurs documents d'archives, dont le présent travail, que nous avions cru définitivement perdu.

Mais voici l'annonce d'un voyage organisé en Italie qui conduirait, entre autre, sur la tombe de Mélanie. Ce souhait, entretenu depuis de nombreuses années, pouvait enfin se réaliser et la décision d'y participer fut immédiate.

Quelques jours avant le départ, nous retrouvâmes le dossier égaré, et que nous avions cru définitivement perdu *"La Salette"*. Nous l'ouvrîmes et nous eûmes l'agréable surprise de retrouver le document dans toutes ses parties et en parfait état.

Sur la route d'Altamura, une lecture destinée à nous préparer à cette visite a été faite aux pèlerins et là nous avons compris que la diffusion d'habiles contrefaçons de la vérité de La Salette et de sa Messagère conti-

nuaient leurs ravages. Nous avons épanché notre tristesse sur la tombe de Mélanie, et peu après, dans le petit bus qui nous conduisait ailleurs, une évidence s'impose à l'esprit : le document retrouvé "par hasard" avant le départ, ne l'avait pas été par hasard, et de dire *«Mélanie, si tu veux cette publication il faut y aider !»…*

Elle y aida admirablement, et nous avons la joie de vous offrir ce travail.

Gloire, honneur et reconnaissance à Notre-Dame de La Salette et à sa fidèle messagère, Mélanie Calvat, Bergère de La Salette.

Présentation

Le nom de La Salette est connu de nombreux catholiques. Par contre, bien rares sont ceux qui connaissent vraiment le fait de La Salette et ce qui l'entoure, bien qu'il ait fait l'objet d'une énorme littérature avec plus de mille auteurs et peut-être 1200 ou 1500 ouvrages. Mais depuis 1846, nous avons eu Lourdes, Pontmain, Fatima, entre autres. Et La Salette se trouve maintenant complètement éclipsée. Pourquoi alors revenir à cette apparition, qui date maintenant de plus de 150 ans ? C'est qu'elle semble bien être par avance le résumé de toutes les autres, lesquelles en seraient plutôt le rappel, le développement, la confirmation. Et si elle est aujourd'hui si peu, si mal connue, c'est qu'il existe à son égard un véritable mur de silence, une consigne non officielle, mais bien réelle, de ne pas en parler. Pourtant, dès le lendemain de l'apparition du 19 septembre 1846, tout le canton était au courant, et le curé de La Salette était immédiatement convaincu de son origine céleste. L'évêque de Grenoble, Mgr de Bruillard, après enquête canonique – et avec l'approbation de Pie IX – déclarait par mandement doctrinal que l'apparition de la Très Sainte Vierge à deux bergers sur la montagne de La Salette porte en elle-même tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine.

Avant même le premier anniversaire de l'apparition, on comptait déjà de nombreuses conversions et guérisons par les neuvaines de prières et l'eau de la fontaine miraculeuse, ainsi que plus de 50'000 – certains disent 100'000 – pèlerins, parmi lesquels des évêques, des prêtres, des personnes de condition honorable, avocats, médecins, pro-

fesseurs, etc. Et Rome ? Rome confirma son approbation en accordant très vite différents privilèges et indulgences plénières aux autels de l'église paroissiale et du sanctuaire, aux missionnaires de La Salette, aux fidèles pèlerins, ainsi qu'une liturgie particulière en l'honneur de Notre Dame de La Salette. Quant aux deux bergers, ils ont bénéficié tout au long de leur vie de la sollicitude et de la protection personnelle des papes Pie IX, Léon XIII et Pie X. Enfin, le Congrès marial de 1902 voyait dans l'apparition de La Salette *le plus grand événement surnaturel du 19e siècle*. Cela voudrait dire plus grand que la rue du Bac, plus grand que Lourdes, que Pontmain. Mais alors, pourquoi La Salette est-elle si méconnue aujourd'hui ? La réponse est simple, hélas! parce qu'on n'en a pas voulu, c'est-à-dire qu'on n'a pas voulu entendre, on a refusé son message, surtout en France.

A la rue du Bac, la Très Sainte Vierge nous apportait la Médaille Miraculeuse. A Lourdes, une fontaine miraculeuse qui guérit les malades. A Pontmain, c'était l'annonce de la fin de la guerre de 1870. Alors, pour tout cela, tout le monde est d'accord. Oui, merci Très Sainte Vierge. Mais La Salette ? La Salette c'est une fontaine miraculeuse, comme Lourdes, mais aussi un message, un important message de la part d'une Sainte Vierge en pleurs. Ce sont d'abord des reproches relatifs à la profanation du dimanche et à la violation de l'abstinence, ainsi qu'un appel pressant à la prière et à la pénitence. Mais c'est aussi – et surtout – les secrets confiés aux deux bergers. Particulièrement celui de Mélanie qu'elle commence à communiquer en 1860.

Ce secret contient des prédictions assez inquiétantes, pour un avenir qui ne paraît pas très éloigné, et des paroles très dures à l'adresse de certains prêtres, évêques et princes de l'Église. Cela déclencha une opposition violente et publique de la part d'évêques et membres du clergé français. Et pour étouffer ce secret, on s'en prit à Mélanie elle-même. A cause de ce secret, Mélanie fut traitée d'hystérique, de névrosée, d'affabulatrice. Elle fut persécutée, exilée en pays étranger, littéralement internée dans un carmel en Angleterre, excommuniée en France, obligée de se cacher pendant toute sa vie, tant en France qu'en Italie; et c'est là-bas qu'elle alla pour mourir, après un dernier séjour en France de quelque cinq ans. Elle avait 73 ans. On en profita pour taxer Mélanie d'instabilité, et certains sont allés jusqu'à dire que la bergère

de La Salette avait mal tourné et qu'elle était devenue folle. Et cette persécution n'a pas cessé avec la mort de Mélanie en 1904.

Aujourd'hui encore au sanctuaire de La Salette, on vous propose le livre du père Jaouen qui fait de Mélanie une détraquée, et de ses confesseurs, des faibles d'esprit. Par contre, en Italie, à Altamura où elle est morte, Mélanie est honorée comme une sainte. Pie X lui-même insista pour que soit introduite sa cause de béatification. Mais de cela on ne parle pas en France. La Salette est un sujet tabou. Aussi, devant de telles contradictions, et pour voir un peu plus clair dans ce qu'on peut appeler la question de La Salette, essayons de faire le point sur la personne même de Mélanie, avant d'aborder le message qu'elle était chargée de nous transmettre de la part de la Très Sainte Vierge. D'où la division de cette étude en trois parties :

Première partie : Mélanie Calvat, la bergère de La Salette.

Deuxième partie : Mélanie, témoin et messagère de la Très Sainte Vierge.

Troisième partie : Le message de Notre Dame de La Salette.

Annexe I : (1) Sur les condamnations romaines du Secret de La Salette

Annexe II : petite biographie de Maximin Giraud, berger de La Salette

1) Le texte de **cette annexe** ne se trouve pas dans l'étude audio que nous avons transcrite. Monsieur Henry Bourgeois l'a écrite tout exprès pour cette publication.

Première partie : Mélanie Calvat, la bergère de La Salette

Tout d'abord, parlons des documents

De **l'enfance de Mélanie,** nous avons trois récits autobiographiques : celui de 1852, un petit résumé écrit à la sauvette, pendant son noviciat à la providence de Corenc sur l'ordre de l'aumônier, le père Sibillat. Celui de 1897, à Messine en Sicile, à la demande du chanoine Annibale di Francia. Enfin celui de 1900, en partie traduit de la rédaction italienne de Messine, et en réponse aux questions de l'abbé Combe. D'autres détails nous viennent de la correspondance de Mélanie et du journal de l'abbé Combe. L'abbé Combe était curé de Diou, dans l'Allier, près de l'abbaye de Sept Fonds. Il avait réussi à décider Mélanie à quitter l'Italie pour s'installer en France, dans son voisinage. C'est ainsi qu'il fut son confesseur, et mieux, son ami et confident pendant cinq ans, de 1899 à 1904.

Après la mort de Mélanie, et devant l'opposition de la grande partie du clergé français, il réunit les trois autobiographies en un volume intitulé : "Vie de Mélanie, écrite par elle-même". Il le fit imprimer à un très petit nombre d'exemplaires hors commerce, et distribuer ici et là, afin qu'au jour du triomphe final de l'Église, de la France et de La Salette – car les trois se tiennent – afin que quelques-uns au moins de ces volumes puissent servir de témoignage. C'est ainsi que Léon Bloy reçut la *"Vie de Mélanie, écrite par elle-même."* Sans même prévenir

l'abbé Combe, il y ajouta une préface et lança l'ouvrage en librairie. Ce fut l'occasion pour les amis de Mélanie de connaître l'enfance intime de la bergère, et pour ses ennemis, de tourner en ridicule des faits surnaturels exceptionnels en accusant Léon Bloy, ou la bergère, d'avoir inventé des fables.

Voyons maintenant l'enfance de Mélanie, ses 14 années de préparation toute providentielle qui devait aboutir à l'apparition du 19 septembre 1846.

La famille

Mélanie Calvat est née dans une famille pauvre, le 7 novembre 1831, et baptisée le lendemain à Corps, chef-lieu de canton au sud de l'Isère. Elle fut accueillie avec joie. Sa mère, Julie Barnaud, était insouciante et frivole, saisissant toutes les occasions de sortie. En hiver, c'était les veillées chez les uns et chez les autres, et dans la belle saison, les assemblées, les bals, les théâtres forains de passage. Ayant déjà deux garçons, Julie était contente d'avoir une fille qui remplaçait celle qui était morte en bas âge. Mais bien vite elle prit en grippe cette petite fille qu'elle avait tant désirée. Le père, Pierre Calvat, était maçon et scieur de long, à l'occasion charpentier. Il travaillait souvent sur les chantiers éloignés et ne rentrait à la maison que le samedi, ou même après plusieurs semaines. Pierre Calvat était croyant, mais son métier, les mœurs de ses compagnons, le retenaient souvent loin des sacrements. Et dans ce temps d'athéisme imposé par la période révolutionnaire, il se passa huit ans entre les formalités civiles et le mariage religieux. Souvent, écrit Mélanie *«il nous exhortait à vivre dans la sainte crainte de Dieu, à être honnêtes et dociles. Il ne manquait jamais, chaque fois qu'il se trouvait dans la famille, de nous faire faire notre prière avant de nous mettre au lit. Et comme j'étais trop petite pour me tenir à genoux, il m'asseyait sur ses genoux, et m'apprenait à faire le signe de la sainte croix, puis me mettait un crucifix dans les mains, me parlait du Bon Dieu, et m'expliquait à sa manière le grand mystère de la Rédemption, le Christ qui avait voulu tant souffrir, et puis mourir, pour nous ouvrir la porte du paradis. Ces paroles me plaisaient beaucoup.*

J'étais, à ce qu'il paraît, très sensible, j'aimais le Christ, je pleurais, je le regardais avec affection, je lui parlais, je le questionnais, je n'avais pas de réponse. Et dans mon ignorance, je voulais imiter son silence. J'ai su toutes ces choses pour les avoir entendues dire par les voisins, et par ma mère à qui je fus toujours une croix. Je me rappelle que, chaque fois qu'elle me portait à des fêtes, à des comédies, aussitôt que je voyais la foule, je pleurais et me cachais la figure sur ses épaules, tout en continuant de pleurer très fort, de sorte que j'empêchais les assistants d'entendre ce qui se disait. Et ma mère devait me porter dehors. Quelle grande patience elle a eue avec moi qui ne lui donnais que des ennuis. Arrivée à la maison, elle me demandait pourquoi je pleurais. Je lui répondais brièvement que je préférais rester ici, avec le crucifix de mon père. A cela, elle me grondait, me demandant si moi aussi je voulais être bigote comme ma tante, la sœur de mon père. Je ne lui répondais pas, et je ne me corrigeais pas non plus. Je ne parlais guère qu'avec mon père. Quand il me disait que c'était nos péchés qui avaient fait mourir Notre Seigneur, je lui disais : "Oh! jamais je ne veux faire de péché, puisque ça a tant fait souffrir le Bon Dieu. Oh! Pauvre Bon Dieu, je veux toujours penser à vous et ne veux jamais vous déplaire. Quand je pourrai marcher toute seule, je ferai comme vous avez fait. J'irai dans la solitude, je penserai à vous, et quand je serai grande, j'irai dire aux méchants hommes et aux méchantes femmes : "Faites-moi mourir sur une croix, que j'efface vos péchés, autrement vous n'irez jamais en paradis". Ces paroles achevaient d'exaspérer ma mère. Elle ne pouvait plus me voir devant ses yeux. Au lieu d'être sa consolation, j'étais l'objet de toutes ses peines. Elle me surnomma la muette. Je défends, dit-elle, *à mes deux enfants de l'appeler par son nom. Je défends qu'on lui donne à manger et je défends qu'on fasse attention à elle. Ne la tenez plus, laissez-la par terre. Puisqu'elle veut faire tout ce que Dieu a fait, qu'elle le fasse ! Dieu n'a pas eu besoin qu'on lui apprît à marcher, ni qu'on le tînt, lorsqu'il était petit. Dieu a couché par terre. Il a même demandé son pain. Mais je lui défends de demander, soit à présent, soit plus tard, quoi que ce soit.»*

«Je me traînais donc comme je pouvais sur les genoux, et je passais les journées, et quelquefois les nuits entières, dans un coin ou sous un

lit. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Enfin, ma mère, ennuyée de me voir rester sous un lit, dans une chambre, toute seule, je méritai le châtiment d'être chassée de la maison le soir. Vers le matin, je voulus rentrer auprès de ma chère mère; et par un juste jugement de Dieu, je fus renvoyée comme incorrigible et obstinée. Ne sachant où aller, je pris le chemin qui aboutissait à un bois qui est à quelques minutes de la maison.»

Mais en chemin, elle rencontre sa tante qui la prend chez elle quelques jours, jusqu'au retour de Pierre Calvat. «J'avais environ trois ans», ajoute-t-elle. Cependant, elle ne s'améliorait pas, et sa mère, encore une fois privée par sa faute d'une belle représentation, décida de la nommer non plus Mélanie, mais *la louve*, *la sauvage*, *la solitaire* et (loupa… la hourra), *la muette sauvage*, en patois. Elle défendit à ses fils de l'appeler sœur, lui interdit de l'appeler maman, et d'appeler papa son père qui était absent. «Voyant son affliction, je pleurais et voulais l'embrasser pour la consoler. Elle me repoussa, m'ordonnant de m'en aller, me prit par le bras et, ouvrant la porte, me mit dehors en me défendant de revenir. Ma peine était grande. Mais, oh ! comme ma mère avait raison de me vouloir corriger. J'étais en toutes manières insupportable. J'étais le tourment de ma pauvre mère. Et souvent elle disait qu'il aurait été mieux que je fusse morte. De tout mon cœur j'aurais aimé mourir pour faire cesser la continuelle peine que je lui occasionnais. Comme les autres fois, je m'en allais dans le bois, tout en pensant que je n'avais pas de mère, pas de père, pas de frères, pas d'habitation, et que personne ne me voulait. Cette fois je pleurais sur mon triste sort. Puis je pensai au Christ, à la croix de mon père, et je pensai : le Christ ne pleure pas, il a les yeux fermés et il se tait. Je l'aime et je veux l'imiter. Je ne pleurerai plus.»

La rencontre de Mélanie avec le petit frère

Pendant trois ou quatre jours dans le bois, sans voir ni entendre personne, sa seule occupation est la pensée de la passion de Notre Seigneur. N'ayant plus la force de marcher, elle tombe, plongée dans une profonde tristesse. «Tout à coup, je vois venir à moi un tout petit enfant d'une grande beauté, vêtu d'un blanc brillant, avec une jolie

couronne sur la tête.» Dès que ce petit enfant fut près de *la sauvage*, il lui dit : «Bonjour ma sœur, pourquoi pleurez-vous ? Je viens vous consoler.» «Ah! dit alors *la sauvage*, mon pauvre petit, parlez bien bas; je n'aime pas le bruit. Je pleure parce que je voudrais savoir tout ce que mon Jésus a fait pour sauver le monde, pour que je fasse comme lui, sans rien manquer, puis ce que le monde a fait pour faire mourir mon Jésus-Christ. Puis je voudrais avoir une maman. Je n'ai personne. J'étais dans une maison, avec une femme et des enfants. Cette femme ne me veut plus. Ah ! si j'avais une maman !»

«Ma sœur, dit le petit, appelez-moi frère. Je suis votre bon frère, je veille sur vous. Nous avons une maman.» Et le petit frère lui annonce qu'il l'amènera bientôt voir leur maman. Il vient la voir presque tous les jours et, quelques fois, plusieurs fois le même jour. Il fait connaître à *la muette* la grandeur de Dieu, sa puissance, sa bonté, enfin la vie cachée et publique, et surtout la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. «Mon frère était de mon âge; il a toujours été de ma taille. Il n'était pas plus grand que moi; bien fait, bien proportionné, ses cheveux châtains et frisés tombaient un peu sur ses épaules. La première fois, il était tout habillé de blanc, avec une couronne de roses blanches sur la tête. Mais il n'était pas toujours vêtu ainsi. La troisième fois, il avait une couronne de superbes roses. Je me rappelle qu'il y en avait de blanches, d'un blanc très beau, très fin, et tant soit peu lumineux. Il en était ainsi pour les roses jaunes, rouges et roses. Je lui dis : Avez-vous fait votre Première Communion pour que vous ayez une couronne sur la tête ? Moi, quand je serai grande, on me fera faire ma Première Communion et j'aurai aussi une couronne comme la vôtre. Mais, vous n'avez pas fait votre Première Communion, à présent. Et pourquoi portez-vous tous les jours une couronne de roses ? Vous allez la gâter. Pourquoi avez-vous une couronne ici ?» «Mais, répondit mon aimable frère, avant la couronne de fleurs, j'ai porté l'autre.»

Mélanie perd alors l'usage de ses sens et se trouve soudain devant la Majesté divine. Notre Seigneur était tout lumineux, et entouré d'une grande lumière. Il avait dans ses mains une petite colombe blanche. «A la vue de cette majesté inappréciable, je me profondais dans mon rien. Intellectuellement, j'entendis le Divin Maître disant à la Lumière éternelle, que je compris être le Père éternel : Que faisons-nous de cette

petite créature ? Lui donnerons-nous une jolie couronne de fleurs ? J'avais déjà tout compris. Je me hâtais de dire : *Non, non Seigneur, pas de fleurs sur la terre, puisque depuis votre Incarnation, c'est-à-dire depuis l'union de votre divinité avec votre humanité sainte, vous avez souffert en votre esprit et votre corps plus que tous les martyrs ensemble, et vous avez été couronné d'épines mortelles, puisqu'elles entrèrent dans vos yeux et votre crâne adorable; puis, vous avez été cloué sur une croix pour nous sauver. Donnez-moi Seigneur la grâce de souffrir pour votre Amour tout ce qu'il vous plaît que je souffre, jusqu'à ce que vous m'appeliez à votre gloire.*

Tout cela s'est dit intellectuellement. A cela, l'Éternelle lumière s'est approchée de Notre Seigneur et a fixé dans mes yeux la petite colombe et lui a tracé une croix sur la tête, tout près des yeux, puis la bénit. Notre Seigneur la pressa alors sur son cœur et lui dit : En vertu de ma croix, croissez et faites des fruits de vertus. J'ai repris mes sens, Je me retrouvais au même endroit dans le bois. Mais, mon cher frère n'y était plus.»

«Un jour, décrit encore Mélanie, *un jour où je me préoccupais sur quelle sorte de pénitence ou de réparation je pouvais faire pour contenter mon Divin Maître, tout ce à quoi je pensais me paraissait choses de rien; alors, comme sans âme, désanimée, je retournais à mes anciennes prières, tantôt les bras en croix, tantôt toute prosternée, la face contre terre, tantôt debout les bras pendants comme une condamnée. En toutes ces petites choses, j'entendais prier pour le clergé, pour les personnes qui dorment dans l'indifférence, pour celles qui sont en état de mort spirituelle, pour toutes les personnes consacrées à Dieu. C'était mon cher frère qui m'avait enseigné tout cela. De moi-même, inutile de le dire, je ne savais rien. J'avais fait les trente-trois génuflexions d'usage quand je vis tout à coup mon doux frère près de moi qui me dit : "Sœur de mon cœur, la paix soit avec v*ous. L'heure est venue de retourner chez vos parents".»

Voici maintenant une réponse écrite de Mélanie à une question de l'abbé Combe. *«Votre révérence me demande si je savais que c'était le divin Enfant Jésus qui venait auprès de moi. Je dois dire que mon bien-aimé frère, pendant plus de vingt ans, m'a laissé ignorer qu'il était Jésus et que moi, j'avais tout bonnement et simplement cru qu'il*

était mon frère, comme lui-même me l'avait assuré. Donc, je pris ces visites sans raisonner, contente d'avoir un si bon frère et à qui je pourrais parler de mon Bon Dieu, et lui enseigner à le prier et à lui consacrer tout son cœur, toute son âme, et à l'aimer de toutes ses forces. Maintenant, je dois dire pour ma confusion que j'étais dans une grande joie d'avoir un frère à qui je pouvais parler de mon cher Jésus et que je voulais instruire. Il me dit qu'il était mon frère et que j'étais sa sœur. Je le crus sur sa parole. D'ailleurs, je n'avais pas l'habitude de réfléchir. Je n'en avais pas le temps.»

Dans cette réponse, Mélanie se répète. En neuf lignes, elle dit deux fois de suite exactement la même chose. Il faut savoir que Mélanie pense en italien et traduit ensuite en français, où elle est moins à l'aise. Et, à l'âge où elle écrit ceci, elle a très mauvaise vue; et à son habitude, elle ne se relit pas. Cela explique la redondance. Dans sa correspondance d'ailleurs, on voit souvent des mots oubliés, et des phrases non terminées.

Mais l'abbé Combe, sans doute à la lecture de ce qui précède, demande des précisions à Mélanie. Et il note ensuite dans son journal, en novembre 1903 : *«En quelles circonstances, quand vous aviez 23 ou 24 ans, avez-vous reconnu que votre petit frère n'était autre que Jésus lui-même ? Étiez-vous à Darlington ?»* Mélanie : *«J'avais 22 ans, j'étais encore à Corenc. Pendant que je priais avec lui, je vis qu'il me regardait. Je lui dis : "Au lieu de me regarder, faites donc votre prière".* Il répondit : *Si je me montrais dans ma gloire, vous ne pourriez pas soutenir l'éclat de ma majesté. Et en même temps, il apparut de taille d'homme et glorieux. Je fus comme anéantie. Quand je le revis comme avant, je lui dis, toute confuse : Je ne sais plus comment vous appeler. Il répondit : "Sœur de mon cœur, appelez-moi toujours votre frère".»*

L'abbé Combe : *«Est-il bien joli, votre petit frère ?»*

Mélanie, avec un sourire qui la transfigure : *«Oh ! si vous le voyiez, vous le mangeriez.» – «De quelle taille est-il ?» – «Il est tout petit, tout petit.» Et sa main indique 50 à 60 centimètres. «Est-ce qu'il ne vous a pas grondée quelques fois ?» – «Il savait bien qu'il m'aurait fait trop de peine.»*